

LES MISÉRABLES

de Victor Hugo

Résumé et morceaux choisis

par Anne-Marie Désert
professeur certifié de lettres modernes

Stylit

Un résumé du roman
« Les Misérables » (1862)
de Victor Hugo (1802-1885)

D'abord, un résumé livre par livre... Mais comment résumer une cathédrale, dédiée au peuple, à Paris, à l'amour, hérissée de démons mais recélant tant de trésors cachés ? Et dans cette cathédrale de la misère, on verra que l'argent, sous sa forme matérielle, joue un rôle de premier plan.

Les Misérables : un de ces monuments populaires de la littérature dont on lit des morceaux dès l'école communale, mais qui, pour se dévoiler, peuvent mettre toute une vie. Longtemps certains passages, pour le lecteur jeune ou moins jeune, resteront infranchissables, comme la vie de monseigneur Bienvenu, ou le récit de la bataille de Waterloo, ou cette sorte de traité de vie monastique, ou encore ce passionnant mais néanmoins indigeste manuel d'argot, si ce n'est pour retrouver, en un saut acrobatique, des dizaines, voire des centaines de pages plus loin, le fil du récit.

Les éditions abrégées ? Elles trouvent bon de supprimer qui l'épisode du sabre de plomb de Cosette, qui celui de la poupée que lui offre Jean Valjean, ou encore celui des deux petits frères de Gavroche abandonnés dans le jardin du Luxembourg, toutes scènes qui font pourtant particulièrement image dans nos mémoires d'enfants. Quant à la pièce d'argent que Jean Valjean vole à Petit-Gervais au début du roman, elle scelle son destin tout entier !

Ce sont ces précieuses pages que j'ai mises en lumière dans mon choix de textes, et je les ai élaguées en vue d'une lecture fluide et cohérente pour rendre ce chef-d'œuvre accessible à tous.

Anne-Marie Désert

Première partie : Fantine

Livre premier

C'est le portrait détaillé de monseigneur Myriel, l'évêque du diocèse de Digne, où il vit très modestement en compagnie de sa sœur Baptistine et d'une servante, madame Magloire. Cet homme d'Église est un juste, qui se contente du strict nécessaire, pour distribuer le reste de ses revenus aux pauvres.

Livre deuxième

En 1815, Jean Valjean, personnage principal, libéré du bagne de Toulon au bout d'une peine de dix-neuf ans, arrive dans la ville de Digne. Ouvrier émondeur de Brie, à vingt-cinq ans, il a d'abord été condamné à cinq ans de galères pour avoir volé un pain. C'était afin de nourrir les sept neveux qu'il avait à sa charge. Puis il a vu sa peine prolongée à chaque tentative d'évasion. Maintenant qu'il est libre, toutes les portes se ferment devant lui : dans chaque ville qu'il traverse, contraint de montrer à la mairie son passeport jaune d'ancien bagnard, il est chassé par tous. Dans la ville de Digne, seul monseigneur Myriel lui accorde le gîte et le couvert. Mais dans la nuit, Jean Valjean vole l'argenterie de l'évêque et s'enfuit par la fenêtre. Lorsqu'il est arrêté et ramené par la gendarmerie chez monseigneur Myriel, celui-ci déclare avoir offert à Jean Valjean son argenterie, le sauvant de la condamnation à vie pour récidive, et lui offre de surcroît deux chandeliers d'argent pour le rachat de son âme qu'il « donne à Dieu ».

Perdu dans ses pensées, Jean Valjean vole une pièce d'argent de quarante sous à un ramoneur savoyard d'une dizaine d'années nommé Petit-Gervais en recouvrant machinalement la pièce de son pied et en chassant l'enfant. Pris de remords, incapable de

rattraper Petit Gervais, il prend conscience de son acte et se met à pleurer pendant des heures. Désormais récidiviste, il sera recherché par la police et devra cacher son identité tout le restant de sa vie.

Livre troisième

En 1817, à Paris, quatre étudiants, sous prétexte de bonne farce, abandonnent leurs bonnes amies, quatre jeunes filles. Or l'une d'elle, Fantine, originaire de Montreuil-sur-mer, a eu de son amoureux une petite fille de deux ou trois ans.

Livre quatrième

Fantine confie sa fille Cosette aux Thénardier, un couple d'aubergistes de Montfermeil près de Paris, qui semblent une famille heureuse avec deux jolies petites filles : l'aînée a l'âge de Cosette. Elle ne perçoit pas leur brutalité et leur avidité.

Livre cinquième

Fantine vient travailler à Montreuil-sur-mer, à l'usine d'un certain monsieur Madeleine. Dénoncée comme « fille-mère » et renvoyée, pour payer les Thénardier, qui réclament toujours plus d'argent sous des prétextes fallacieux, elle ira jusqu'à vendre ses cheveux, ses dents, puis « le reste », c'est-à-dire qu'elle se prostitue.

Ce monsieur Madeleine n'est autre que Jean Valjean, reparu à l'autre bout de la France, sous un nom d'emprunt, : enrichi honnêtement, il est devenu le bienfaiteur de la ville de Montreuil-sur-mer, dont il est élu maire.

Harcelée par un jeune bourgeois élégant qui trouve spirituel de lui mettre de la neige dans le dos, Fantine l'agresse, folle de rage, et est conduite au poste par Javert, qui lui annonce qu'elle en a pour six mois de prison. Elle supplie le policier, au nom de sa petite fille à nourrir. C'est à ce moment que survient monsieur Madeleine. Apprenant que c'est lui, par son règlement

inhumain, qui l'a fait chasser de son usine, Fantine l'insulte et lui crache à la figure. Il la fait néanmoins libérer et soigner à l'infirmerie des sœurs.

Livre sixième

Le policier Javert, qui incarne une justice implacable et rigide, a mis sa vie au service de la loi, comme d'une religion. Ancien garde-chiourme dans le midi, il a l'impression depuis longtemps de reconnaître dans le maire un ancien bagnard.

Livre septième

Aux termes d'une longue nuit d'angoisse, monsieur Madeleine ira révéler sa véritable identité au procès d'un pauvre homme un peu simple, Champmathieu, son sosie, pour lui éviter d'être condamné à sa place.

Livre huitième

Javert arrête Jean Valjean, précipitant ainsi la mort de Fantine qui croyait enfin voir sa fille. Jean Valjean doit cependant respecter une promesse faite à Fantine morte : reprendre Cosette aux Thénardier.

Deuxième partie : Cosette

Livre premier

Retour en arrière : récit de la bataille de Waterloo, qui s'est déroulée le 18 juin 1815. Le lien avec l'intrigue est très mince : Thénardier aurait « sauvé » un officier nommé Pontmercy en détroussant les cadavres la nuit suivant la bataille.

Livre deuxième

En 1823, Jean Valjean, échappé de la prison, est repris trois jours après. Il a eu le temps de récupérer et cacher la fortune gagnée à Montreuil-sur-mer.

A nouveau bagnard à Toulon, il tombe à la mer en sauvant un matelot et son corps n'est pas retrouvé.

Livre troisième

Le soir de Noël 1823, Jean Valjean retrouve Cosette à Montfermeil et la tire des griffes des Thénardier qui l'avaient réduite en esclavage, dès le lendemain, il la rachète pour 1500 francs.

Livre quatrième

Jean Valjean trouve un refuge pour Cosette et lui dans la « mesure Gorbeau » à Paris dans le quartier de la Salpêtrière. Mais il devine que Javert (promu de Montreuil à Paris) a retrouvé sa trace (il le reconnaît dans un mendiant à qui il fait l'aumône) et il s'échappe avec Cosette.

Livre cinquième

Javert et ses hommes traquent Jean Valjean et Cosette dans la nuit à travers le dédale des rues du vieux Paris (avant sa rénovation par Haussman). Jean Valjean ne doit son salut qu'à une rencontre providentielle. Monsieur Fauchelevent, un charretier dont il a sauvé la vie à Montreuil-sur-Mer, est jardinier au couvent du Petit-Picpus où son ascension acrobatique l'a fait atterrir : il fera passer Jean Valjean pour son frère.

Livre sixième

Présentation de l'ordre de l'Adoration perpétuelle et du couvent du Petit-Picpus.

Livre septième

Cette réflexion sur la vie monastique, la foi et la prière est à la fois un réquisitoire violent contre l'Église des superstitions et des vocations forcées et une apologie de la méditation et de la foi véritable. « Nous sommes pour la religion contre les religions. », précise Victor Hugo.

Livre huitième

Au moyen d'une ruse compliquée de fausse inhumation, Jean Valjean s'installe au couvent avec Cosette sous le nom d'Ultime Fauchelevent.

Troisième partie : Marius

Livre premier

Présentation de Gavroche, gamin d'une douzaine d'années, troisième enfant des Thénardier, qu'ils ont jeté à la rue.

Par une des nombreuses coïncidences improbables du roman, ceux-ci habitent maintenant eux-mêmes dans la masure Gorbeau, sous le nom de Jondrette. Un jeune homme très pauvre est leur voisin : Marius.

Livre deuxième

Le grand-père maternel de Marius, grand bourgeois royaliste ultra, y est présenté : c'est monsieur Gillenormand.

Livre troisième

On y découvre l'enfance de Marius, orphelin de mère, loin de son père le colonel baron d'empire Pontmercy, chez monsieur Gillenormand, son grand-père maternel.

En 1827, il a dix-sept ans, son grand-père lui annonce à contrecœur que son père mourant demande à le voir. Mais Marius arrive trop tard. Il n'a pour héritage qu'un papier où le colonel révèle le nom de son sauveur : Thénardier.

C'est un vieux bouquiniste, le père Mabeuf, qui fait découvrir à Marius quel père aimant et héroïque était le sien.

Livre quatrième

Marius, figure de Victor Hugo jeune, quitte alors son grand-père, fréquente les Amis de l'ABC, groupe d'étudiants et de jeunes ouvriers révolutionnaires idéalistes.

Livre cinquième

Marius poursuit ainsi ses études de droit dans la misère jusqu'à l'âge de vingt ans.

Livre sixième

Vers 1832, Marius rencontre régulièrement au jardin du Luxembourg un homme d'une soixantaine d'années et sa fille de treize ou quatorze ans. Les étudiants le surnomment monsieur Leblanc.

En une année, la petite fille se métamorphose en jeune fille, et Marius en tombe éperdument amoureux.

Livre septième

Présentation d'une association de quatre malfaiteurs surnommée Patron-Minette.

Livre huitième

Marius découvre que Jondrette, son voisin, écrit sous divers noms des lettres à plusieurs personnes pour solliciter de l'argent. Il fait connaissance avec sa fille aînée et, regardant par un trou du mur, voit entrer chez son voisin la jeune fille qu'il aime et son père, que Jondrette appelle son bienfaiteur.

Il découvre ensuite que Jondrette prépare un guet-apens contre eux et va prévenir la police. Il tombe sur Javert.

Marius découvre avec horreur, lors de la seconde visite de « monsieur Leblanc », que Jondrette n'est autre que Thénardier, le sauveur de son père ! Javert et ses hommes arriveront à temps pour capturer toute la bande, mais monsieur Leblanc s'est déjà envolé.

Quatrième partie : L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis

Livre premier

Quelques rappels sur la révolution de juillet 1830 (les Trois Glorieuses). Elle a mis fin à la Restauration des Bourbon légitimistes, qui durait depuis 1815, et installé au pouvoir Louis-Philippe, le roi de la classe bourgeoise. Explication de la situation politique insurrectionnelle de l'année 1832.

Livre deuxième

Éponine, fille aînée des Thénardier, est l'amoureuse déçue de Marius. Mais elle confie à Marius l'adresse de Cosette.

Livre troisième

Le père Fauchelevent est mort. Jean Valjean et Cosette, alors âgée de quinze ans, ont quitté le couvent. Jean Valjean maintenant trois adresses : la principale, avec deux entrées, rue Plumet, une autre rue de l'Ouest et la troisième rue de l'Homme-Armé. Cosette se languit de Marius.

Livre quatrième

Gavroche fait une bonne action anonyme en faveur du père Mabeuf : il vole à un jeune voyou de ses amis, Montparnasse, la bourse volée à un vieil homme. Le jeune s'était fait terrasser, et le vieux (Jean Valjean) lui avait laissé sa bourse après lui avoir fait la morale.

Livre cinquième

Grâce à Éponine, Marius connaît l'adresse de Cosette et laisse un petit cahier contenant ses écrits sur le banc du jardin, sous une pierre. Cosette est bouleversée.

Au cours d'une rencontre au jardin de la rue Plumet, ils s'avouent leur amour.

Livre sixième

On y apprend qu'après Gavroche, les Thénardier ont eu deux autres garçons, qu'ils ont « loués » à une certaine Magnon. Celle-ci avait perdu les deux enfants qu'elle avait fait passer pour les fils naturels de monsieur Gillenormand, obtenant ainsi de celui-ci une pension qu'elle voulait continuer à toucher. Elle les avait donc remplacés par les deux petits Thénardier.

Après une descente de police qui rafle la Magnon et ses complices, les deux petits, l'un de sept et l'autre de cinq ans, se retrouvent à la rue. Gavroche les recueille, sans savoir que ce sont ses frères, les fait dîner d'un

morceau de pain et les héberge dans une construction qui se trouvait alors place de la Bastille, énorme maquette d'un projet de Napoléon. C'est un éléphant de maçonnerie, dans lequel il a aménagé une cellule grillagée à l'épreuve des rats, qui pullulent.

Après quoi Gavroche est réquisitionné pour aider à une évasion : il se trouve que c'est celle de son père.

Livre septième

Nous trouvons ici toute une théorie sur les différentes sortes d'argot, langage secret des marginaux.

Livre huitième

Cosette et Marius sont amoureux et se voient en secret dans le jardin de la rue Plumet. Cosette prévient Marius que son père et elle vont partir en Angleterre.

En désespoir de cause, Marius retourne voir son grand-père. D'abord bien accueilli, il repart écœuré par le cynisme de Monsieur Gillenormand qui lui suggère de prendre Cosette pour maîtresse.

Livre neuvième

Éponine, cachée, crie à Marius, désespéré quand il retrouve la maison vide, de rejoindre la barricade de la rue de la Chanvrière.

Livre dixième

Victor Hugo expose longuement la situation politique avant l'insurrection du 5 juin 1832, jour de l'enterrement du général Lamarque, un héros des républicains.

Livre onzième

Le 5 juin, les protagonistes convergent vers les barricades qui s'élèvent dans le quartier des Halles : les amis de Marius, le père Mabeuf, et Gavroche qui brandit un pistolet sans chien.

Livre douzième

Hugo y expose la disposition de la barricade de la rue de la Chanvrière, tout près d'un des deux lieux de

rencontre des Amis de l'ABC : le cabaret appelé Corinthe.

Javert est reconnu comme espion par Gavroche et fait prisonnier par les insurgés.

Livre treizième

Marius désespéré se dirige vers la barricade.

Livre quatorzième

Le père Mabeuf se fait tuer en allant replanter le drapeau rouge au sommet de la barricade. Son habit sanglant, symbole de son martyre, devient le nouveau drapeau.

Marius fait une entrée fracassante dans la barricade en menaçant de tout faire sauter, ce qui fait reculer les soldats et gardes nationaux.

Éponine s'interposant reçoit la balle destinée à Marius, et lui donne avant de mourir une lettre de Cosette qu'elle avait volontairement négligé de poster.

La lettre explique que Cosette va être avec Jean Valjean rue de l'Homme-Armé avant le départ pour l'Angleterre. Marius confie à Gavroche une lettre d'adieu pour Cosette.

Livre quinzième

Jean Valjean découvre l'amour secret de Cosette grâce aux traces laissées par sa lettre sur un buvard.

Gavroche remet la lettre de Marius à Jean Valjean, parce qu'il lui inspire confiance, puis retourne à la barricade.

Jean Valjean se dirige alors lui aussi, en armes, du côté des Halles.

Cinquième partie : Jean Valjean

Livre premier

La situation est grave au lendemain du 5 juin sur la barricade de la rue de la Chanvrerie : le peuple, qui

s'était soulevé s'est calmé, et le secours militaire escompté fait défaut.

Jean Valjean arrive dans la barricade, puis Gavroche, à la consternation des jeunes gens.

Jean Valjean accomplit l'exploit de couper de deux coups de carabine les cordes qui retiennent un matelas, puis d'aller le chercher sous les balles des artilleurs.

Gavroche va ramasser en chantant les cartouches des morts sous le feu des gardes nationaux et des soldats. Il finit par se faire tuer.

Jean Valjean fait figure de protecteur : ses coups de feu ne tuent personne, il se propose pour exécuter Javert, mais lui permet de s'enfuir.

Et enfin Jean Valjean enlève Marius blessé et sans connaissance de la barricade agonisante.

Livre deuxième

Victor Hugo décrit en long et en large les égouts de Paris.

Livre troisième

Ce sauvetage de Marius porté par Jean Valjean s'effectue dans les égouts de Paris. Échappant à l'enlèvement, Jean Valjean en sort grâce à Thénardier, qui au passage arrache un lambeau de l'habit de Marius. Il tombe alors sur Javert, qui traquait Thénardier. Javert laisse Jean Valjean rapporter Marius à son grand-père. Il accepte également qu'il repasse chez lui rue de l'Homme-Armé.

Mais à la surprise de Jean Valjean, Javert disparaît.

Livre quatrième

Javert, incapable de supporter l'effondrement de ses valeurs, met fin à ses jours en se jetant dans la Seine.

Livre cinquième

Marius n'est pas plus tôt guéri qu'il s'outire à son grand-père l'autorisation de voir, puis d'épouser Cosette.

Jean Valjean a légué presque toute sa fortune à Cosette sous couvert d'un legs anonyme, et la fait passer pour sa nièce, fille du père Fauchelevent.

Marius explique à Jean Valjean silencieux qu'il recherche en vain son sauveur de la barricade.

Livre sixième

L'amour entre Marius et Cosette se concrétise par leur mariage en 1833. Mais Jean Valjean sous prétexte de blessure, se débrouille pour ne pas assister au mariage.

Livre septième

Jean Valjean avoue sa véritable identité à Marius, qui voit alors en lui un malfaiteur et un assassin mais garde pour lui son jugement.

Livre huitième

Jean Valjean s'efface peu à peu de la vie du jeune couple.

Livre neuvième

Jean Valjean dépérit dans la solitude. Marius reçoit un solliciteur, qui n'est autre que Thénardier. Ce dernier croit dénoncer Jean Valjean en sortant triomphalement le lambeau de tissu qu'il a déchiré à l'habit de Marius dans les égouts. De plus, il apprend involontairement à Marius la légitimité de la fortune de Jean Valjean, alias monsieur Madeleine, et la vérité sur la mort de Javert, épargné par Jean Valjean.

Éperdu de remords et de reconnaissance, Marius assiste avec Cosette aux derniers instants de Jean Valjean, à la lumière des deux flambeaux de monseigneur Myriel.

Les flambeaux d'argent de monseigneur Bienvenu

En 1815, monseigneur Charles-François-Bienvenu Myriel était évêque de Digne. C'était un vieillard d'environ soixante-quinze ans ; il occupait le siège de Digne depuis 1806.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entra dans la petite ville de Digne. Les rares habitants qui se trouvaient en ce moment à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de moyenne taille, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage, brûlé par le soleil et le hâle, et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue ; il avait une cravate tordue en corde, un pantalon de coutil bleu, usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière, ajoutaient je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré.

Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés ; car ils commençaient à pousser un peu, et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait. Ce n'était évidemment qu'un passant. D'où venait-il ? Du midi. Des bords de la mer peut-être. Car il faisait son entrée dans Digne par la même rue qui, sept mois auparavant, avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris. Cet homme avait dû marcher tout le jour. Il paraissait très fatigué.

Ce soir-là, monseigneur l'évêque de Digne, après sa promenade en ville, était resté assez tard enfermé dans sa chambre.

Il travaillait encore à huit heures, écrivant assez incommodément sur de petits carrés de papier avec un gros livre ouvert sur ses genoux, quand madame Magloire entra, selon son habitude, pour prendre l'argenterie dans le placard près du lit. Un moment après, l'évêque, sentant que le couvert était mis et que sa sœur l'attendait peut-être, ferma son livre, se leva de sa table et entra dans la salle à manger.

La salle à manger était une pièce oblongue à cheminée, avec porte sur la rue et fenêtre sur le jardin.

Madame Magloire achevait en effet de mettre le couvert.

Tout en vaquant au service, elle causait avec mademoiselle Baptistine.

Une lampe était sur la table ; la table était près de la cheminée. Un assez bon feu était allumé.

En ce moment, on frappa à la porte un coup assez violent.

– Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Il entra, fit un pas, et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit, et resta béante.

Mademoiselle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entra et se dressa à demi d'effarement, puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

— Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours et que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit : Va-t'en ! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier n'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour

y trouver le renforcement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre. Une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : « Frappe là ». J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? Êtes-vous une auberge ? J'ai de l'argent. Ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bain par mon travail en dix-neuf ans. Je payerai. Qu'est-ce que cela me fait ? J'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

– Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table.

– Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères.

Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia.

– Voilà mon passeport. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je suis. Voulez-vous lire ? Je sais lire, moi. J'ai appris au bain. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport : « Jean Valjean, forçat libéré, natif de... cela vous est égal... Est resté dix-neuf ans au bain. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux. » Voilà ! Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? Voulez-vous me donner à manger et à coucher ? Avez-vous une écurie ?

– Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve.

Madame Magloire sortit pour exécuter ces ordres. L'évêque se tourna vers l'homme.

– Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage, jusqu'alors sombre et dure, s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou :

– Vrai ? quoi ? vous me gardez ? vous ne me chassez pas ! un forçat ! Vous m'appellez monsieur ! vous ne me tutoyez pas ! Va-t'en, chien ! qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Oh ! la brave femme qui m'a enseigné ici ! Je vais souper ! un lit ! Un lit avec des matelas et des draps ! comme tout le monde ! il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit ! Vous voulez bien que je ne m'en aille pas ! Vous êtes de dignes gens ! D'ailleurs j'ai de l'argent. Je payerai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous ? Je payerai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas ?

– Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

– Un prêtre ! reprit l'homme. Oh ! un brave homme de prêtre ! Alors vous ne me demandez pas d'argent ? Le curé, n'est-ce pas ? le curé de cette grande église ? Tiens ! c'est vrai, que je suis bête ! je n'avais pas vu votre calotte !

Tout en parlant, il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, puis remis son passeport dans sa poche, et il s'était assis. Mademoiselle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua :

– Vous êtes humain, monsieur le curé. Vous n'avez pas de mépris. C'est bien bon un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paye ?

– Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous ? ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs ?

– Quinze sous, ajouta l'homme.

– Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela ?

– Dix-neuf ans.

– Dix-neuf ans !

L'évêque soupira profondément.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte qui était restée toute grande ouverte.

Madame Magloire rentra. Elle apportait un couvert qu'elle mit sur la table.

– Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu.

Et se tournant vers son hôte :

– Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur ? Vous avez bien souffert ?

– Oh ! la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton ! La double chaîne pour rien. Le cachot pour un mot. Même malade au lit, la chaîne. Les chiens, les chiens sont plus heureux ! Dix-neuf ans ! J'en ai quarante-six. À présent, le passeport jaune ! Voilà.

Cependant madame Magloire avait servi le souper.

Une soupe faite avec de l'eau, de l'huile, du pain et du sel, un peu de lard, un morceau de viande de mouton, des figues, un fromage frais, et un gros pain de seigle. Elle avait d'elle-même ajouté à l'ordinaire de monseigneur l'évêque une bouteille de vieux vin de Mauves.

Le visage de l'évêque prit tout à coup cette expression de gaieté propre aux natures hospitalières :

– À table ! dit-il vivement.

Comme il en avait coutume lorsque quelque étranger soupait avec lui, il fit asseoir l'homme à sa droite. Mademoiselle Baptistine, parfaitement paisible et naturelle, prit place à sa gauche.

L'évêque dit le bénédicité, puis servit lui-même la soupe, selon son habitude. L'homme se mit à manger avidement.

Tout à coup l'évêque dit :

– Mais il me semble qu'il manque quelque chose sur cette table.

Madame Magloire en effet n'avait mis que les trois couverts absolument nécessaires. Or c'était l'usage de la maison, quand l'évêque avait quelqu'un à souper, de disposer sur la nappe les six couverts d'argent, étalage innocent. Ce gracieux semblant de luxe était une sorte d'enfantillage plein de charme dans cette maison douce et sévère qui élevait la pauvreté jusqu'à la dignité.

Madame Magloire comprit l'observation, sortit sans dire un mot, et un moment après les trois couverts réclamés par l'évêque brillaient sur la nappe, symétriquement arrangés devant chacun des trois convives.

Après avoir donné le bonsoir à sa sœur, monseigneur Bienvenu prit sur la table un des deux flambeaux d'argent, remit l'autre à son hôte, et lui dit :

– Monsieur, je vais vous conduire à votre chambre.

L'homme le suivit.

L'évêque installa son hôte dans l'alcôve. Un lit blanc et frais y était dressé. L'homme posa le flambeau sur une petite table.

– Allons, dit l'évêque, faites une bonne nuit. Demain matin, avant de partir, vous boirez une tasse de lait de nos vaches tout chaud.

– Merci, monsieur l'abbé, dit l'homme.

Jean Valjean était d'une pauvre famille de paysans de la Brie. Dans son enfance, il n'avait pas appris à lire. Quand il eut l'âge d'homme, il était émondeur à Faverolles. Sa mère s'appelait Jeanne Mathieu ; son